

ANONYME

LUC FIVET

Roman

lucfivet.fr

© Luc Fivet, avril 2014.

979-10-93698-02-1

Illustration © Charlène Guidot

Chapitre 1

L'homme était là, les mains au fond des poches de son survêtement. La quarantaine, taille moyenne, visage mou. Une amorce de ventre, des cheveux châtain qui se clairsemaient au sommet du crâne. Il se tenait sur le seuil de la maison, impassible. Il attendait tout simplement mon arrivée.

Un léger sourire a flotté sur ses lèvres lorsqu'il m'a vu sortir les clés de mon pardessus. Je me suis dirigé droit vers la porte d'entrée. Il n'a pas fait mine de s'écarter. Il a juste hoché la tête en guise de salut. L'espace de quelques secondes, nous nous sommes fait face. Il se dandinait d'un pied sur l'autre comme s'il hésitait à me demander quelque chose. J'en aurais conclu à une forme d'embarras de sa part, voire de timidité, si son regard n'avait été aussi assuré.

Je me suis décidé à briser le silence.

– Je peux vous aider ?

– Je ne sais pas.

– Nous nous connaissons ?

– Pas vraiment.

– Dans ce cas, pouvez-vous m'expliquer ce que vous faites devant chez moi ?

– Je vous attendais.

– Je le vois bien. Au risque de me répéter, en quoi puis-je vous être utile ?

– En fait, c'est moi qui suis venu vous aider.

– Je ne me souviens pas d'avoir fait appel à qui que ce soit.

– Pourtant, je suis là.

– Eh bien, je vous en remercie. Maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais regagner mon domicile.

– J'allais vous le proposer.

L'homme n'a pas bougé d'un millimètre. Il continuait de bloquer le passage. Je l'ai dévisagé sans un mot. Il m'a dit, sur le ton de l'évidence : « C'est un euro. » Je pensais avoir mal entendu.

– Je vous demande pardon ?

– Pour rentrer chez vous, c'est un euro.

Son attitude, les mains au fond des poches et les deux pieds bien campés sur le sol, témoignait d'une ferme résolution. Son visage était affable, on ne lisait aucune agressivité dans ses yeux noisette, mais il me priait de prendre acte de ce constat irréfutable : je devais m'acquitter d'un euro pour rentrer chez moi.

J'ai haussé les épaules : les clochards étaient chaque jour plus nombreux en cette période de crise. J'ai retourné mes poches et j'en ai extirpé un peu de monnaie. De bonne grâce, je lui ai tendu une pièce d'un euro. Il l'a empochée et a fait un pas de côté. J'ai introduit ma clé dans la serrure.

– Je vous souhaite une bonne soirée.

Il n'a pas répondu. Il s'est contenté de me suivre dans le vestibule. Je me suis retourné, stupéfait.

– Que faites-vous ?

– Je vous l'ai dit : je suis venu vous aider.

– Mais je n'ai pas besoin d'aide.

– Tout le monde a besoin d'aide. Les temps sont durs.

– Veuillez sortir de chez moi.

Il s'est contenté de refermer la porte et de stationner sur le paillason, les mains dans les poches.

– Vous n'ôtez pas votre pardessus ?

– Je ne comprends pas.

– Ma foi, vous êtes chez vous, mettez-vous à l'aise. La journée a sûrement été dure, vous avez le droit de vous détendre un peu.

Il a fait quelques pas dans le vestibule en jetant un coup d'œil aux photos encadrées aux murs. J'ai hoché la tête, incrédule. Sans chercher plus avant, j'ai pendu mon pardessus à la patère et empoigné mon attaché-case. A peine avais-je fait un pas en direction du salon que la silhouette de l'homme s'interposait avec souplesse.

– C'est un euro.

– Plaît-il ?

– C'est un euro pour entrer dans votre salon.

– Je vous ordonne de sortir de chez moi.

– Ne vous énervez pas comme ça. Donnez-moi une pièce d'un euro et nous serons quittes. Ne me dites pas que vous n'en avez plus : je vous ai vu en sortir plusieurs tout à l'heure.

J'ai de nouveau puisé un euro dans les poches de mon pardessus. Il l'a empoché avec la même aisance et m'a précédé dans la pièce. J'ai haussé le ton.

– Vous m'aviez dit que nous étions quittes.

– Pour le passage du vestibule au salon, oui. Très jolie, votre télévision. Vous recevez combien de chaînes ?

Il s'est baladé tranquillement dans le living-room, inspectant au passage les livres, CD et DVD alignés dans la bibliothèque. Il a soupesé d'un œil intéressé le moelleux du canapé.

– Vous ne vous asseyez pas ?

– Cela ne vous regarde pas. Que voulez-vous à la fin ?

– Je viens vous donner un coup de main, c'est tout. Vous vivez seul ?

– Exact, et il n'y a aucune raison pour que cela change.

– Ne vous inquiétez pas, je n'ai pas l'intention de vous déranger.

J'ai renoncé à comprendre. De toute façon, il n'y avait rien à voler chez moi : je ne possédais aucun bien de valeur, mon mobilier était intransportable et mes CD de musique classique, pas plus que les romans alignés sur les étagères, n'avaient l'air d'évoquer grand-chose pour lui. J'ai décidé de monter prendre une bonne douche : sans doute serait-il parti lorsque j'aurais terminé. J'ai esquissé un pas vers l'escalier. Il s'est placé sur mon chemin, calme et déterminé.

– Pour monter à l'étage, c'est un euro.

– Fichez-moi la paix, bon sang !

– Je ne demande pas mieux. Donnez-moi un euro et ensuite vous pourrez vous relaxer. Vous l'avez bien mérité.

J'ai chipoté dans mes pièces de monnaie, je lui ai glissé deux pièces de cinquante centimes dans la main et j'ai gravi l'escalier. Sans surprise, il m'a emboîté le pas.

– Il est sympa, votre papier peint. Ma tante avait le même dans sa maison. Bonne qualité. Lessivable. Vous l'avez posé il y a longtemps ?

J'étais bien décidé à lui signifier mon mépris. Je n'ai pas répondu. J'attendais simplement qu'il s'en aille. La suite était prévisible. Je l'ai retrouvé sur mon chemin. Il souriait, un peu confus.

– Pour rentrer dans la salle de bains, c'est un euro.

J'ai réuni un amas de piécettes que j'ai posé rudement dans sa paume. Il a compté et fait la moue.

– Il manque cinq centimes.

– Vous plaisantez ?

– Puisque je vous le dis... Vérifiez par vous-même.

Effectivement, il manquait cinq centimes. Par chance, il me restait quelques petites pièces. Je les lui ai tendues de façon cérémonieuse tout en adoptant un ton d'une extrême condescendance.

– Tenez, mon brave. Faites-en bon usage.

Je l'avais proprement ridiculisé. Pas vexé pour un sou, il a empoché la petite monnaie et a libéré le passage.

J'ai pris une douche revigorante, la tête emplie de questions. Qui pouvait bien être ce type ? Et de quel droit osait-il s'immiscer ainsi chez moi ? Je n'avais vraiment pas besoin de cela. La journée au bureau avait été difficile. Gratien m'avait confié deux dossiers délicats, à mettre à jour d'extrême urgence comme d'habitude. J'ignore qui les avait traités avant moi, mais c'était un vrai boulot d'amateur. Ils étaient truffés d'erreurs ! J'aspirais à une bonne soirée de détente et voilà qu'un pignouf tombé du ciel s'introduisait jusque dans mon privé.

Lentement, je me suis détendu, savourant la sensation d'enveloppement de l'eau chaude qui dégoulinait le long de mes membres. Pour un peu, j'en aurais oublié l'autre corniaud. Sans doute avait-il pris congé maintenant qu'il m'avait soutiré toute ma monnaie. En mon for intérieur, je riaais de l'absurdité de la situation. Que ne voit-on pas de nos jours ! Un clochard qui fait la manche chez les particuliers ! Quand je raconterais ça à Catherine ! J'avais déjà oublié l'incident lorsqu'un sifflotement grêle a résonné dans le couloir, se faufilant à la manière de gouttes d'acide dans les flots d'eau brûlante. En dépit d'une colère grandissante, j'ai pris soin de me rincer avec application. Je me suis repeigné, j'ai enfilé mon pyjama et ma plus belle robe de chambre et j'ai ouvert la porte d'un geste brusque. Une bonne explication allait s'avérer nécessaire.

L'homme m'attendait au sommet de l'escalier.

– Bonne douche ?

– Délicieuse, et elle l'aurait été davantage sans votre intermède musical.

– Je siffle bien, vous ne trouvez pas ? Ma femme me le dit toujours : j'ai sûrement été maçon dans une vie antérieure. Dans le temps, tous les maçons sifflaient pendant le travail, vous vous rappelez ?

J'ai désigné l'escalier d'un index tremblant.

– Absolument pas, et croyez bien que je m'en moque. Descendons au salon, j'ai deux mots à vous dire.

– Avec joie. C'est un euro.

– Quoi ?

– Pour descendre, c'est un euro.

– Vous plaisantez ?

– Jamais de la vie.

J'ai croisé les bras dans une attitude de suprême ironie.

– Eh bien, figurez-vous que vous m'avez pris tout mon argent. Que faisons-nous à présent ?

– Vous avez bien un billet de cinq euros dans votre portefeuille, non ? Pas de problème, ça me va, j’ai de quoi vous rendre la monnaie.

Il a souri de façon espiègle en faisant tinter mes pièces au fond de sa poche.

Le fait est que j’avais bien un billet de cinq euros dans mon portefeuille. L’espace d’un instant, j’ai songé à mentir sans vergogne. Après tout, que comptait-il faire ? Passer le restant de ses jours sur le palier du premier étage à attendre que l’argent tombe du plafond ? L’image avait un petit côté grotesque qui m’a fait sourire. Il n’en reste pas moins que cet abruti ne semblait pas disposé à bouger d’un millimètre. En un éclair, j’ai vu le parti que je pouvais tirer de la situation.

– Ce ne doit pas être pratique, toutes ces pièces au fond de votre poche.

– Ça pèse un peu lourd, je l’admets.

– Alors, si je vous donne un dernier euro, vous serez en possession d’une coupure de cinq euros. Ce qui est beaucoup plus commode à transporter.

– Si vous me le proposez...

– Et vous aurez tout loisir de vous en aller le cœur léger.

– C’est dans le domaine du réalisable.

– Donc, si vous prenez ce dernier euro, vous vous engagez à me laisser en paix ?

– Je pense que oui.

– Parfait.

Je me suis muni de mon portefeuille et j’en ai tiré le billet de cinq euros que je lui ai remis en échange d’une pleine poignée de pièces. Il y en avait tant qu’elles glissaient entre mes doigts, quelques-unes sont même tombées sur la moquette. Il m’a aidé à les ramasser. Nous avons vérifié ensemble que le compte y était. J’ai fourré la mitraille dans les poches de ma robe de chambre et nous avons descendu l’escalier en échangeant des banalités sur la météo, plutôt maussade pour la saison. Il m’a fait remarquer que mes poches tintaient comiquement à chaque pas. Je ne pouvais qu’en convenir. Pas rancunier, je me suis dirigé vers la porte pour le raccompagner. La silhouette s’est dressée devant moi.

– Pour aller dans le vestibule, c’est un euro.

– Comment osez-vous ?

– Je n’y peux rien, c’est comme ça. Et ne me dites pas que vous ne les avez pas, hein !

Roublard, il a désigné mes poches. J’ai croisé les bras.

– Vous n’aurez plus un centime !

Le survêtement a haussé les épaules. J’ai pris le parti de l’ignorer.

– Puisque c’est ainsi que vous honorez vos promesses, je vais dîner.

Bonsoir.

Bien entendu, l’accès à la cuisine était conditionné au versement d’un euro. Je mourais de faim, j’ai payé. Il m’a regardé manger pendant tout le repas, l’épaule appuyée au chambranle de la porte. Il m’a fallu un euro supplémentaire pour sortir de la cuisine, un autre encore pour accéder aux toilettes, un avant-dernier pour gravir de nouveau l’escalier et j’ai dû me fendre d’un billet de dix euros, en échange de ma monnaie et du billet de cinq pour accéder à ma chambre à coucher. Dix euros pour obtenir le droit de finir cette journée éreintante dans mon lit ! Il y avait de quoi hurler ! Un authentique scandale ! Après m’être longuement tourné sous ma couette, bouillonnant de rage, j’ai enfin trouvé le sommeil.